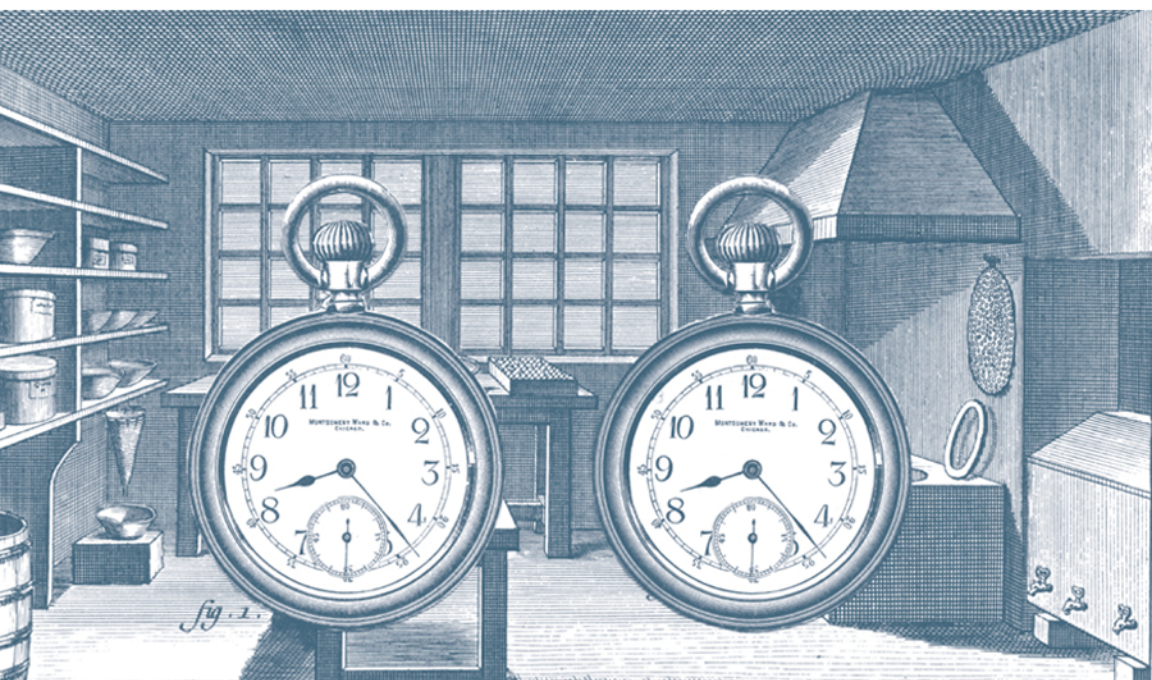


CINQ PETITES PIÈCES

(MEURTRE ET MYSTÈRE)

Diane Schoemperlen

(Traduit de l'anglais par Dominique Fortier)



Deuxième récit extrait d'*Encyclopédie du monde visible*

alto

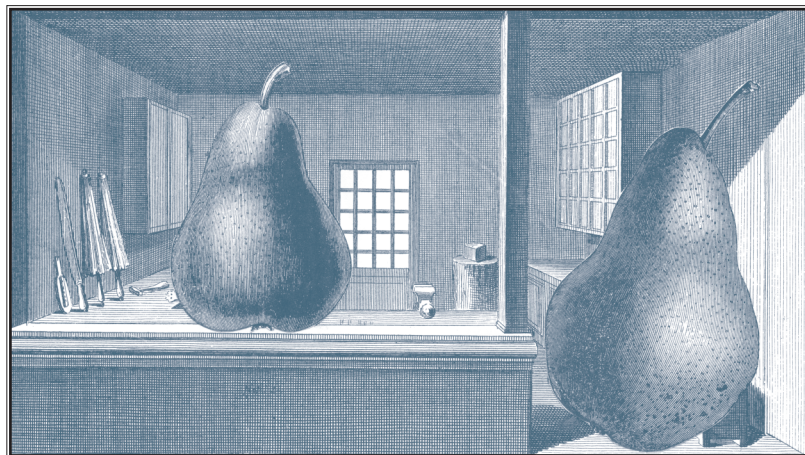
*Pour mon fils, Alexander,
qui a déjà dit regretter qu'il n'y ait pas
d'images dans mes livres*





CINQ PETITES PIÈCES
(MEURTRE ET MYSTÈRE)

J'ai appris à ne pas sous-estimer la puissance des pièces, surtout celle d'une petite pièce dotée de coins univoques, de murs exemplaires et de fenêtres bien élevées divisées en plusieurs carreaux rectangulaires. J'aime les petites pièces sans rideaux, sans tapis, sans réserve et sans fantômes.



I. PETITE PIÈCE AVEC POIRES

J'aime les pièces peintes d'une couleur franche et riche. J'évite les pastels parce qu'ils sont en général capricieux, fluctuants et souvent d'une fausse pudeur. Le bleu sied bien à une petite pièce, surtout s'il est d'une nuance nommée Marée montante, Mer tropicale, Azur, Atoll ou Baignade nocturne.

J'ai déjà peint une pièce d'une couleur du nom de Jour de pluie. Un jour de pluie me semble chose agréable de temps à autre, surtout après une vaine période de soleil sans mélange. Dans cette pièce bleue, je gardais une réserve de parapluies, au cas où. C'était la première pièce que j'eusse jamais peinte toute seule. Pendant des années, j'avais cru

que peindre une pièce constituait une tâche que je ne saurais jamais accomplir, une tâche qu'il valait mieux laisser aux bons soins de professionnels ou de membres de la gent masculine. Quand j'ai eu fini de peindre cette pièce, j'étais aussi fière de moi que si j'avais découvert le passage du Nord-Ouest.

Cette pièce possédait plus d'une caractéristique remarquable, à commencer par une grande quantité d'armoires et un comptoir suffisamment vaste pour y réaliser, au besoin, une opération chirurgicale. Dans les armoires, je gardais toutes sortes de choses : des robes qui ne m'allaient plus ou ne m'avantageaient plus, un nid d'oiseau trouvé dans le parc quand j'avais six ans, un déshabillé en dentelle rouge et blanc, le programme d'une adaptation musicale de *Macbeth*, plusieurs chaussettes et boucles d'oreilles orphelines, les manuels d'instructions d'une radio, d'un séchoir à cheveux et d'une tondeuse dont je m'étais départie, une liasse de lettres d'amour entourée d'un ruban de satin noir. Quel que soit le nombre de secrets que j'entassais dans ces armoires, elles n'étaient jamais pleines.

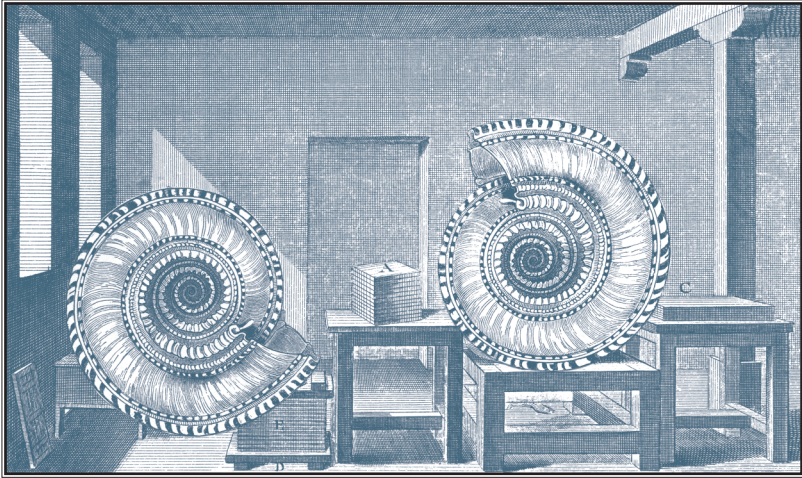
Je me trouvais souvent à m'aventurer dans la pièce bleue au milieu de la nuit. Je restais debout, nue, devant le réfrigérateur ouvert à trois heures du matin, jusqu'à ce que l'air froid me donne la chair de poule et que mes mamelons durcissent. C'était un très vieux réfrigérateur, qui stridulait parfois comme un lointain grillon mélancolique. Je n'y cherchais pas tant de la nourriture que des souvenirs, des motifs, un alibi : à quoi cela ressemblait-il, comment était-ce arrivé, quand.

Je tendais le bras dans le réfrigérateur et en sortais un bout de jambon, un pilon de poulet, une tranche de fromage ou un fruit. Les poires étaient mes préférées. Imaginez la chair sucrée et grumeleuse sur votre langue, le jus voluptueux sur votre menton. Les poires sont tellement délicates. Le bout de mes doigts laissait des meurtrissures sur leur fine peau tachetée.

Ça n'avait rien à voir avec « La chanson d'amour de J. Alfred Prufrock » : « *Partagerai-je mes cheveux sur la nuque ? Oserai-je manger une pêche ? / Je vais mettre un pantalon blanc et me promener sur la plage. / J'ai, chacune à chacune, oui chanter les sirènes**. » Je ne raffole pas des pêches. Leur duvet me donne la chair de poule, comme des ongles sur un tableau noir. La couleur de leur chair à proximité du noyau ressemble trop à celle de la viande proche de l'os. Ma consommation de poires n'était pas affaire d'audace ou d'indécision. C'était strictement une question de pur plaisir, ce qui est toujours un immense soulagement. À ce stade de ma vie, je n'avais eu aucun contact avec des sirènes et je ne m'attendais pas à ce que cela change. Je n'ai pas l'oreille musicale et, bien que je ne sois pas insensible au charme d'une jolie masse d'eau, je n'ai jamais appris à nager.

Pour ce qui est des femmes qui vont et viennent, il est peu probable qu'elles parlent de Michel-Ange.

* Traduction de Pierre Leyris (NDLT).



II. PETITE PIÈCE AVEC COQUILLAGES

Plus tard, il y eut une autre pièce bleue, celle-là peinte d'une nuance du nom d'Atlantis parce qu'elle était située au bord de l'océan. Dans cette pièce, je savourais l'omniprésente odeur de l'eau salée et l'ubiquitaire bruit des vagues. Je trouvais là deux choses dont j'étais certaine de ne jamais me lasser.

Cette pièce était très solide, avec des poutres aussi massives et inébranlables que des troncs d'arbres. Les fenêtres étaient profondément encastrées dans les épais murs extérieurs. Ceux-ci étaient pleins, non pas creux au centre comme la plupart. Ces murs me faisaient penser aux lapins de Pâques en chocolat ; les meilleurs sont ceux qui sont pleins, et l'on se sent trahi en mordant dans un lapin creux pour découvrir qu'il n'est rien de plus qu'une mince enveloppe de chocolat autour d'une poche vide.

De là je sortais souvent sur la plage au milieu de la nuit. Je ne portais pas un pantalon blanc et je n'ai jamais ouï chanter les sirènes.

Je n'avais aucun désir de déranger l'univers. Je me contentais de rester là, les orteils dans l'océan et la tête dans le ciel. Les poils sur mes bras se dressaient à la lueur de la lune. J'étudiais les constellations en songeant à des mots comme *firmament*, *nébuleuse* et *cannibalisme galactique*. Il fallait sans cesse que je me rappelle que certaines des étoiles que je voyais étaient déjà mortes. Au début, la notion d'années-lumière m'a donné du fil à retordre — le temps comme fonction de la distance, de la vitesse et de l'illumination plutôt que comme simple conduit menant d'hier à aujourd'hui.

Les nuits où le ciel était couvert, quand je ne pouvais peaufiner ma théorie des étoiles, je m'occupais à cueillir les offrandes que l'océan, dans sa munificence, déposait pêle-mêle à mes pieds.

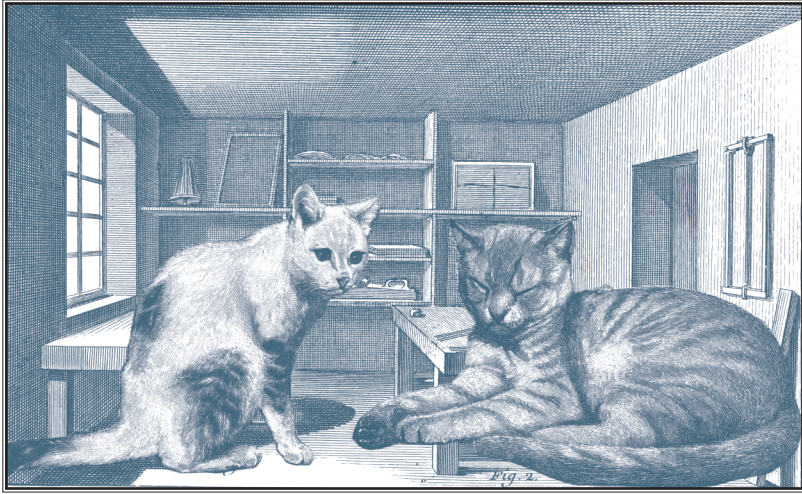
Je ramassais des coquillages par poignées, j'écoutais l'océan dans chacun et il était toujours là, comme une même lune vue depuis tous les continents, un même dieu imploré dans toutes les prières. Du sable je tirais des lunaties, des harpes, des ailes d'ange, des casques rouges, des porcelaines, des vénus, des coques et des dentales. Les cadrans solaires et les coquilles de nautilus divisées en chambres étaient moins abondants, et donc plus désirables. J'avais déjà lu quelque part que le jeune céphalopode commence par vivre au centre de sa coquille puis, au fur et à mesure qu'il grandit, il doit avancer en scellant les chambres une à une derrière lui. C'est comme fermer une porte et la voir se verrouiller derrière soi à tout jamais.

Les coquillages, comme les étoiles, étaient morts depuis longtemps, merveilleuses enveloppes abandonnées par les mollusques disgracieux les ayant fabriquées. Seuls ces jolis squelettes avaient survécu, et seule la lumière des étoiles pouvait m'atteindre. Je méditais longuement sur les chambres, les squelettes, une série de petites pièces, les corps disparus des coquillages et des étoiles.

Il y avait aussi d'autres choses offertes par la mer : des boules de fil à pêche emmêlé, des sacs en plastique, un bracelet, un couteau. Une paire de bas nylon, un trousseau de clés, un maillot de bain et plusieurs condoms usagés. Des morceaux de bois flotté semblables à des os, des rouleaux d'algues comme des entrailles. Une nuit, j'ai découvert un exemplaire gonflé par l'eau d'un roman policier intitulé *Mort mort double mort*, auquel il manquait les cinq dernières pages. Je n'ai pu m'empêcher de songer que cela était un peu trop familier.

Apparemment, en plus de constituer un symbole monumental et ambivalent des forces dynamiques, des états transitionnels, de l'inconscient collectif, du chaos, de la création et de la féminité universelle sous toutes ses incarnations, tant bienveillantes que hargneuses, l'océan était aussi le dépôt de tous les objets perdus. Je me demandais depuis longtemps ce qu'il advenait de ces chaussettes qui entraient dans la laveuse et n'en ressortaient jamais.

À cette époque, je croyais encore que je pouvais convoquer mon ancien moi chaque fois que je le désirais, que je pouvais rassembler mon innocence et m'y glisser à nouveau comme dans une vieille paire de chaussures. À ce moment-là, j'ai commencé à soupçonner que ce n'était plus vrai. J'ai fini par comprendre que, dans cette petite pièce, je risquais perpétuellement de me noyer ou d'être avalée par un monstre marin. Cette épiphanie a marqué la fin de ma période bleue.



III. PETITE PIÈCE AVEC CHATS

Différentes teintes de marron conviennent aussi aux petites pièces. Le marron dégage une impression de sérénité, de solidité et de sécurité. Imaginez-vous étendu sur un lit de terre tiède. Imaginez-vous enterré vivant et y prenant plaisir. J'ai un préjugé favorable à l'égard de toutes les nuances de brun qui rappellent le café auquel on a mélangé du lait ou de n'importe quelle teinte évoquant la nourriture : Miel et noix, Galette d'avoine, Pépite de caramel ou Maïs indien. Dans une petite pièce peinte d'une couleur du nom de Pain à la citrouille, je me suis toujours sentie rassasiée. Parfois, le matin, j'avais l'impression de pouvoir humer la miche sucrée en train de cuire.

Dans cette pièce il y avait des tables, mais pas de chaises. Manifestement, on a surestimé l'importance des chaises. J'ai eu tôt fait de surmonter le sentiment de manque atavique ainsi provoqué. Comme plusieurs autres choses dont j'ai déjà cru que je ne saurais me passer, les chaises, une fois que j'ai été accoutumée à leur absence, se sont révélées n'être qu'une habitude de plus, un réflexe comme ceux

qui nous font tressaillir, nous excuser ou tomber amoureux. Elles ne m'ont réellement manqué qu'une seule fois, quand j'ai voulu m'asseoir pour lacer mes souliers. C'était comme souhaiter la présence d'un homme quand on s'apprête à nettoyer les gouttières ou à ouvrir un pot de cornichons neuf.

Il y avait aussi beaucoup d'étagères dans cette pièce marron, des tablettes bien nettes, largement espacées, semblables à des boîtes construites à même le mur. Certaines portaient encore des objets laissés par quelque ancien occupant enfui. Il y avait un abat-jour rose que j'aurais pu, à une époque plus heureuse, me mettre sur la tête. Il y avait des draps jaune pâle, doux d'avoir été souvent lavés, tachés par les fluides corporels d'inconnus depuis longtemps disparus. Où que l'on aille, on sème toujours de petits bouts de preuves incriminantes derrière soi.

Il y avait une pile de vieux numéros du *National Geographic*. Tout le monde en a une pile cachée quelque part. Il y avait aussi plusieurs cadres pour photos vides sur les étagères et cloués au mur. J'ai soigneusement découpé des photos dans les revues et les ai disposées dans ces cadres. J'ai choisi plusieurs vues panoramiques de la jungle, de montagnes, de champs de blé. Je favorisais les ciels sans nuages, les mers sans bateaux, les paysages sans personnages. Je changeais souvent ces photos afin de ne pas avoir l'impression que je tournais en rond ou que je faisais du surplace.

Là, je gardais des chats pour avoir de la compagnie. J'aime l'allure qu'a une petite pièce où se trouvent deux chats. J'essayais d'imiter leur façon de s'installer n'importe où comme des oreillers dépourvus d'os, capables de changer de forme à volonté, et ce don qu'ils ont, lorsqu'ils tombent d'une haute altitude, de presque toujours atterrir sur leurs pattes. J'étais aussi impressionnée par leur capacité d'adaptation apparemment sans borne, par leur façon de s'accommoder de vivre

n'importe où : dans une ruelle, une grange, un palace ou une petite pièce marron avec des tables et des étagères, sans chaises.

Je racontais à mes chats des histoires d'autres chats, des chats célèbres, opiniâtres, héroïques, des chats miraculeux qui retrouvaient le chemin de la maison après avoir traversé des kilomètres d'étendues sauvages, franchi des rivières, escaladé des canyons, sauté d'un bond du haut d'édifices vertigineux. Mes chats s'enroulaient autour de moi et ronronnaient. Ce n'est pas vrai que les chats ronronnent seulement quand ils sont contents. Ils le font aussi quand ils sont inquiets ou lorsqu'ils souffrent.

J'ai déjà été accusée de bien des choses : de jalousie, d'arrogance, d'égoïsme, de méchanceté, de paresse, d'amertume et de luxure. Aussi d'infidélité, d'inclémence, d'insanité, d'immoralité et d'orgueil. On m'a traitée de téméraire, de sans-cœur, on a dit que je ne connaissais pas la honte, que j'étais mal intentionnée, sarcastique, exigeante, despotique, calculatrice et cruelle. Les chats, bien sûr, ignoraient tout de cela et ne tenaient pas à s'en informer. Ils étaient bien au fait des périls de la curiosité, des dangers d'être mal compris. Il se trouve toujours quelqu'un pour s'offusquer de l'enthousiasme que montrent les chats à tuer. Pensez à la manière qu'ils ont de jouer avec leur proie et, quand elle est suffisamment morte, de manger toujours la tête en premier, l'avalant souvent tout rond. Pensez à la manière qu'ils ont de laisser les cœurs derrière, petites masses visqueuses qui attirent les mouches dans l'entrée. Pour ma part, cela ne me répugne pas. Il se trouve toujours quelqu'un pour vous dire que vos instincts sont mauvais. Dehors, la brume jaune et douceâtre se pressait contre les fenêtres.



IV. PETITE PIÈCE AVEC PHALÈNES

Comme on est en droit de s'y attendre, le nom de la plupart des peintures vertes évoque des scènes pastorales et divers types de plantes : Prairie, Pâturage, Verger, Feuille, Brocoli, Asperge, Épinard, Aneth. Dans une petite pièce où j'ai séjourné, peinte d'une couleur du nom de Sentier forestier, l'air était toujours humide, dégageant une odeur intime de végétation neuve et de putréfaction. La lumière était touffue et diffuse, comme un glacié vert sur ma peau. Le plafond était peint en Vierge de brume, une teinte vaporeuse rappelant assez celle du ciel voilé par un après-midi du mois d'août. Si je regardais ce plafond trop longtemps, je n'arrivais plus à reprendre mon souffle.

Là où les murs rejoignaient le plafond, il y avait des courbes plutôt que des lignes droites et des angles. Le sommet des fenêtres et du cadre de porte aussi était cintré. Ces arches me procuraient un plaisir semblable à celui qu'on éprouve en écoutant une symphonie, lorsque tout le corps vibre à l'inévitable approche du crescendo. J'aime les bonnes vieilles symphonies, leur façon d'échauffer les sens.

À ce moment de ma vie, je savais que j'étais mûre pour une transformation.

Dans cette pièce se trouvaient plusieurs bancs de bois massif dont l'utilité n'a jamais été claire. Peut-être la pièce avait-elle déjà été le lieu de rassemblement de quelque culte secret dont les membres s'asseyaient sur ces bancs en rangées de capes et de capuchons noirs pour adorer leurs différents dieux et démons tout en planifiant leur prochaine intervention. Sur ces bancs mystérieux était disposé un impressionnant assortiment d'ustensiles de cuisine, de casseroles en métal et de bols de différentes tailles, quelques-uns cabossés, d'autres lisses. Peut-être avaient-ils servi à faire bouillir les vierges ou les agneaux sacrificiels. La chaleur et mon imagination débordante ayant eu raison de mon envie de cuisiner comme de mon désir de manger, je remplissais ces contenants d'eau plutôt que de ragoût, sacrificiel ou non. Dans cette pièce verte, je ne mangeais que des aliments crus et verts : laitue, céleri, poivrons et limettes.

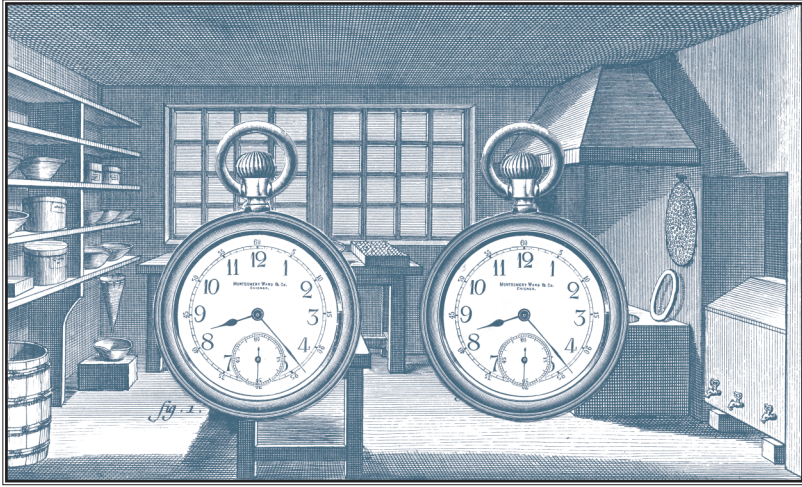
Là, je n'errais pas la nuit. J'allais encore au lit sans savoir de quoi j'avais été accusée, mais cette incertitude ne me tourmentait plus. Je n'ai fait que deux cauchemars durant mon séjour dans cette pièce verte. Dans le premier, je voyais ma tête réduite à la taille d'un petit poivron, puis tranchée en deux et servie sur un grand plateau vert. Dans le second, je voyais mon corps couvert d'une fine poudre blanche puis, alors qu'il remuait encore, cloué au mur. Ce n'était pas un mur vert. C'était un mur rouge. Je dormais sur le dos, les fenêtres ouvertes, une chandelle brûlant sur le sol près de moi.

Des **phalènes** entraient par les fenêtres, malheureuses émissaires de la nuit exaltée. Les motifs sur leurs ailes étaient écrits dans une langue que je ne comprenais pas encore. Elles affluaient depuis des kilomètres à la ronde, incapables de résister au doux attrait de la flamme mortelle comme j'ai toujours été incapable de résister à une poire mûre, à un bon roman policier ou à un homme qui disait pouvoir me sauver. Les

phalènes, comme les êtres humains, ont de complexes rituels de séduction, avec des danses élaborées et de brusques fuites éblouissantes. Il était difficile de déterminer si elles se faisaient la cour l'une à l'autre ou dansaient devant la promesse d'une mort flamboyante. Depuis mon lit, j'aurais pu tendre le bras et les toucher. Mais on m'a dit quand j'étais enfant qu'on ne doit jamais toucher une phalène sous peine de tuer l'insecte en emportant la fine poudre qui recouvre ses ailes. Dehors, il me semblait entendre des voix, mais je me trompais.

Je ne touchais pas les phalènes. Elles mouraient quand même. Au matin, je trouvais leurs corps jonchant le plancher autour de ma chandelle vacillante. Leurs merveilleuses ailes étaient calcinées, leurs antennes plumeuses carbonisées, leur poudre magique réduite en cendres. Il y avait là une leçon, quelque chose ayant à voir avec la fortitude et la purification de l'âme par le feu. Ou alors les phalènes étaient simplement trop idiotes pour survivre. Il y a des gens qui croient que les phalènes blanches sont en fait les âmes des morts, et que si une phalène noire entre dans une maison, cela signifie qu'un de ses habitants mourra au cours de l'année.

Quand je repense à ma propre vie, il m'est difficile de distinguer ce qui était phalène de ce qui était flamme. En ces matières, rien n'est tout noir ou tout blanc.



V. PETITE PIÈCE AVEC HORLOGES

J'ai appris à me méfier des mauves qui portent des noms comme Éblouissement, Illusion, Comédie, Mirage et Mascarade. En peignant cette petite pièce d'un violet du nom de Veille du Nouvel An, j'ai réussi sans mal à me convaincre que je saurais y arrêter le cours du temps. Je m'imaginai figée au milieu du compte à rebours avant minuit. Autour de moi des voix pleines d'espoir scandaient : *Dix, neuf, huit, sept, six, cinq*. Puis elles s'interrompaient. Visage levé vers le ciel, bouche bée, des milliers de personnes incroyables regardaient la boule d'argent suspendue en l'air qui avait cessé de descendre. Comme le petit garçon qui avait mis son doigt dans la digue*, je croyais pouvoir retenir le temps par la simple force de ma volonté, de mon désir et de mes bonnes intentions. J'étais encouragée en cela par la pensée que

* Référence à un célèbre passage du roman *Les patins d'argent*, de Mary Mapes Dodge, publié en 1865, où un petit garçon sauve son pays en bouchant avec son doigt un trou dans une digue par où l'eau menace de déferler (NDLT).

des marins du temps jadis avaient navigué, sans horloges, en se fiant uniquement à leur instinct et à la chance.

Cette pièce, comme les autres, possédait de grandes fenêtres divisées en nombreux carreaux rectangulaires, des murs épais et pleins, des étagères encastrées débordant d'une efficace panoplie d'ustensiles de cuisine, plusieurs tables robustes, et elle était dépourvue de chaises. Je constate maintenant que je commence à me répéter.

Dans un vieux baril aux lamelles de bois ceintes de cerceaux rouillés, j'ai trouvé deux grandes horloges en tout point identiques. Normalement, j'aime qu'une horloge soit précise mais, à ce moment-là, je tentais de ne pas accorder trop d'importance au fait que ces horloges étaient d'une exactitude sans faille.

C'était l'hiver. Noël approchait. Sur un fil invisible, j'ai suspendu des décorations de verre violettes au plafond dans l'intention de donner à la pièce un air de fête. Dehors, il aurait dû neiger. Mais dans cette région du globe, à ce temps de l'année, il pleuvait plutôt.

Tous les soirs au crépuscule j'aimais à m'asseoir sur le bord de la table la plus près des fenêtres. Je roulais les manches de ma chemise, mangeais ma rôtie et sirotais mon thé au lait sucré. Parfois il pleuvait, gouttes froides sur l'asphalte noir. La veille de Noël, des enfants chantaient des cantiques dans les rues, leurs visages et leurs voix angéliques sur fond de parapluies rouges et verts sous la pluie. J'étais satisfaite de moi, me croyant immunisée contre le passage du temps, le misérable fardeau de la solitude, le besoin agaçant de poser des questions, d'insister, d'expliquer. Malgré toutes les preuves qui s'accumulaient contre moi, je n'avais pas peur. C'était assez facile de me montrer courageuse avec ces murs violets qui m'enveloppaient comme des robes royales.

Le matin du Nouvel An, je me suis éveillée au son d'un million de calendriers dont les pages tournaient dans le vent. J'ai été forcée de

reconnaître l'insupportable douceur de l'être. On a beau courir, nul ne peut y échapper.

Maintenant je regarde les horloges plutôt que la rue mouchetée de pluie. Leurs faces sont impassibles mais leurs aiguilles sont toujours en mouvement. Toutes les horloges mécaniques dépendent de la libération lente et contrôlée d'une puissance. Il y a désormais à longueur de journée dans ma tête un refrain semblable au tic-tac des horloges : *Fais attention. Fais attention. Fais attention.* Parfois, ce n'est qu'un bruit de fond et je ne l'entends pas vraiment. Mais si j'y prête attention ne serait-ce qu'un instant, il chasse tout le reste de mon esprit. Cela rappelle la rengaine des mères toujours à mettre en garde leur turbulente progéniture : *Fais attention, ne tombe pas. Fais attention, ne te cogne pas la tête. Fais attention, c'est chaud. Fais attention, c'est coupant. Fais attention, il fait noir.*

Quand j'éprouve le besoin d'entendre une voix humaine plutôt que ce tic-tac carnivore issu de mon cerveau et des horloges, je parle aux murs. Parler aux murs n'est pas nécessairement une mauvaise chose, pas si ce sont de bons murs solides, parfaitement perpendiculaires, nouvellement peints, frais et lisses quand vous y posez vos lèvres fiévreuses. Les murs violets, en particulier, sont capables de vous faire croire que tout ce que vous leur racontez est brillant, plein d'humour et profond.

On dit que le temps guérit toutes les blessures. À moins, bien sûr, que les blessures infligées n'aient été fatales. Il n'est pas Lazare. Il ne se lèvera pas d'entre les morts. Même le temps a ses limites. Ne vous attendez pas à ce que votre vie suive le déroulement bien ordonné menant du début au milieu à la fin. Jadis, nos cœurs étaient innocents, généreux et tendres, oh tellement tendres. Il est temps de tirer une chose au clair : s'il est vrai que l'enfer n'a pas de fureur qui égale celle d'une femme dédaignée, je n'ai quand même pas laissé son cœur dans l'entrée du garage pour qu'il y attire les mouches. Je n'ai pas dévoré sa tête en premier. Je ne l'ai pas avalée tout rond.

Il est temps de tourner le dos à l'attrait de ces petites pièces. Il est temps de faire face aux problèmes et de répondre aux accusations. Il est temps de rentrer chez moi : chez moi, où les murs sont blancs et les cœurs sont noirs. Oh, ne demandez pas : « Où est-ce ? » *Allons plutôt faire notre visite.*

Il est temps de spécifier que je ne l'ai pas tué. Mais oui, oh oui, j'en avais envie.

SOURCES DES ILLUSTRATIONS



Certaines des gravures reproduites dans cet ouvrage apparaissent sous leur forme originale. D'autres illustrations consistent en collages créés par l'auteure.

Les gravures sont tirées de :

Images of Medicine: A Definitive Volume of More than 4,800 Copyright-free Engravings, sous la direction de Jim Harter (Bonanza Books, New York, 1991) ainsi que des ouvrages suivants, de la Dover Pictorial Archive Series (Dover Publications, New York) : *200 Decorative Title-Pages* (Alexander Nesbitt) ; *3,800 Early Advertising Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Albinus on Anatomy* (Robert Beverly Hale et Terence Coyle) ; *Animals* (Jim Harter) ; *Cesare Ripa: Baroque and Rococo Pictorial Imagery* (Edward A. Maser) ; *Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Decorative Alphabets and Initials* (Alexander Nesbitt) ; *A Diderot Pictorial Encyclopedia of Trades and Industry: Volumes One and Two* (Charles C. Gillispie) ; *The Doré Bible Illustrations* (Millicent Rose) ; *Early American Locomotives* (John H. White, Jr.) ; *Food and Drink* (Jim Harter) ; *Goods and Merchandise* (William Rowe) ; *Handbook of Renaissance Ornament* (Albert Fidelis Butsch) ; *Harter's Picture Archive for Collage and Illustration* (Jim Harter) ; *Historic Alphabets and Initials* (Carol Belanger Grafton) ; *Love and Romance* (Carol Belanger Grafton) ; *Men* (Jim Harter) ; *Montgomery Ward & Co. Catalogue and Buyers' Guide*, n° 57, Spring and Summer 1895 (Boris Emmet) ; *Music* (Jim Harter) ; *The New Testament* (Don Rice) ; *Old-Fashioned Animal Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Books, Reading and Writing* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Nautical Illustrations* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Romantic Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Transportation Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Perspective: Jan Vredeman de Vries* (Adolf K. Placzek) ; *Picture Book of Devils, Demons and Witchcraft* (Ernst et Johanna Lehner) ; *Picture Sourcebook for Collage and Decoupage* (Edmund V. Gillon, Jr.) ; *Trades and Occupations* (Carol Belanger Grafton) ; *Transportation* (Jim Harter) ; *Victorian Women's Fashion Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; et *Women* (Jim Harter).

RÉFÉRENCES ET REMERCIEMENTS



Les informations présentées dans ces histoires ont été glanées à diverses sources, parmi lesquelles :

Atlas of Stars and Planets: A Beginner's Guide to the Universe, de Ian Ridpath (Facts on File, 1993) ; *The Book of Answers : The New York Public Library Telephone Reference Service's Most Unusual and Entertaining Questions*, de Barbara Berliner, Melinda Corey et George Ochoa (Prentice Hall Press, 1990) ; *The Compass in Your Nose and Other Astonishing Facts about Humans*, de Marc McCutcheon (Jeremy P. Tarcher, Inc., Los Angeles, 1989) ; *Fodor's 96 Europe*, sous la direction de Linda Cabasin (Fodor's Travel Publications, 1995) ; *The New Illustrated Universal Reference Book* (Odhams Press, London, 1933) ; *Perspective for Artists*, de Rex Vicat Cole (Dover Publishing, 1976) ; *Planets and Satellites* (Barron's Educational Series, 1993) ; *Saints Preserve Us!*, de Sean Kelly et Rosemary Rogers (Random House, 1993) ; et *Why Eve Doesn't Have An Adam's Apple: A Dictionary of Sex Differences*, de Carol Ann Rinzler (Facts on File, 1996).

Dans leur version originale, certains de ces textes ont déjà fait l'objet d'une publication sous une forme légèrement différente. « Forms of Devotion » (« Dix formes de dévotion ») est paru dans *Saturday Night* (Toronto, avril 1996). « The Spacious Chambers of Her Heart » (« Les spacieuses chambres du cœur ») a été publié dans *Border/Lines* (n° 28, Toronto, 1993) et dans *Story* (Cincinnati, automne 1996). « Body Language » (« Langage corporel ») a d'abord paru dans *Exile* (vol. 18, n° 2, Toronto, 1994) et dans *Story* (Cincinnati, printemps 1997).

Je tiens à remercier le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts de l'Ontario de leur généreux soutien financier.

Pour leur confiance inébranlable et leurs formes de dévotion bien à eux, je suis profondément reconnaissante envers mes amis Marilyn Simonds et Wayne Grady, Carla Douglas et Jim Kane, et Katherine Lakeman. Merci à Lois Rosenthal, chez *Story* ; à mon agente, Bella Pomer ; à mes éditrices, Mindy Werner et Phyllis Bruce ; et particulièrement à Alex, mon cher fils.

DE LA MÊME AUTEURE :

Tendres morsures, Autrement, 2002

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficium

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER

Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA

Deux caravanes

Sarah WATERS

L'Indésirable

Hélène VACHON

Attraction terrestre

Steven GALLOWAY

Le soldat de verre

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Christine EDDIE

Parapluies

Marina LEWYCKA

Des adhésifs dans le
monde moderne

Lori LANSENS

Un si joli visage

Karoline GEORGES

Sous béton

Annabel LYON

Le juste milieu

Dominique FORTIER

La porte du ciel

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Serge LAMOTHE

Les enfants lumière

Isabelle FOREST

Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN

Minuscule

Hélène VACHON

La manière Barrow

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Schoemperlen, Diane

[Forms of Devotion. Français]
Encyclopédie du monde visible
Traduction de : *Forms of Devotion*

ISBN 978-2-89694-107-0

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre. III. Titre : *Forms of Devotion*. Français.
PS8587.C457F6714 2013 C813'.54 C2012-942569-9
PS9587.C457F6714 2013

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts
du Canada et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour
nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres – Gestion SODEC.

© Diane Schoemperlen, 1998
Titre original : *Forms of Devotion*
Éditeur original : HarperCollins Canada, 2001

ISBN : 978-2-89694-107-0
© Éditions Alto, 2013